

Cees Nooteboom : Philippe et les autres

Il n'est assurément plus nécessaire de présenter l'écrivain néerlandais Cees Nooteboom (°1933) aux lecteurs de *Septentrion*. Quelques articles lui ont déjà été consacrés dans la revue et, de surcroît, la parution par le passé de certains de ses ouvrages dans une traduction française aura permis au lecteur intéressé de se familiariser avec l'œuvre de cet auteur «touche-à-tout» bien qu'encore assez effacé dans les régions néerlandophones (1). Cette relative méconnaissance (on cherche ainsi en vain son nom dans des histoires littéraires - du reste très méritoires) peut s'expliquer par le fait que Nooteboom n'appartenait pas à une génération «rangée» lorsqu'il débuta. En effet, les jeunes de «Cinquante», comme on les nomme encore, constituaient une génération assez hétérogène sans programme bien établi, mais ils resserraient les rangs pour s'opposer à la tradition littéraire et artistique telle qu'elle avait survécu à la deuxième guerre mondiale (il suffit de penser par exemple au mouvement Cobra qui entretenait aux Pays-Bas des rapports avec la littérature, comme dans le cas de Lucebert (°1924). Il ne faut pas oublier que l'existentialisme s'annonce alors. De là, les thèmes qui entrent en ligne de compte aussi bien dans la poésie que dans la prose néerlandaises : la souffrance de la solitude existentielle, la reconnaissance de l'absurde dans la vie, l'attention portée à l'érotisme et à la sexualité, au détail (souvent choquant). Ces thèmes sont déjà présents, explicitement ou non, dans l'œuvre de Nooteboom qui connut pourtant en tant que romancier - comme nous l'avons dit plus haut - moins de succès que par exemple Bert Schierbeek (°1918) ou Simon Vinkenoog (°1928). Pendant très longtemps, et ce, malgré une évolution remarquable et digne d'intérêt, Nooteboom allait être considéré par le public comme l'auteur de *Philip en de anderen* (Philippe et les autres), son premier roman



Cees Nooteboom (°1933).

(1955, prix Anne Frank 1957) qu'il essaya toutefois de «rectifier», pour ne pas dire qu'il le renia dans le livre suivant *De ridder is gestorven* (Le chevalier est mort, 1963). Pourtant, *Philip en de anderen* dont la traduction française vient de paraître, est un livre représentatif, représentatif du travail de Nooteboom et représentatif de l'époque à laquelle il vit le jour. Il s'agit de la relation extrêmement touchante de l'initiation au monde des adultes dont est l'objet Philippe Vanderley, un personnage solitaire au passé flou qui cherche sa voie dans la vie : il est par exemple frappant que sa famille ne soit jamais évoquée et que le seul contact avec son entourage se limite à quelques visites (qui, elles, ont leur importance) à son oncle pédéraste Alexandre ; ce dernier joue un rôle de premier plan dans le roman

comme représentant de l'échec existentiel de faire prévaloir la poésie et le romantisme sur la réalité. La musique et les fleurs doivent styliser sa solitude mais en fin de compte, son neveu réduira ce mythe à néant. *Philippe et les autres* est en même temps un véritable Bildungsroman dans lequel le passage à l'état adulte se réalise par l'entremise d'une série de pérégrinations à travers l'Europe ; ainsi, la facette picaresque n'est pas oubliée (il faut se souvenir que Nooteboom a acquis une certaine notoriété en tant qu'auteur de récits de voyage et de reportages). Philippe rencontre tout le temps des gens qui veulent raconter des histoires, histoires qui affûtent sa sensibilité et le font aspirer de plus en plus à un univers onirique dans lequel il retrouvera l'idéal (personnifié par une jeune fille). Ce ro-

man, assorti d'une thématique solidement élaborée, est particulièrement beau et il n'est pas sans compter bon nombre de qualités stylistiques respectées dans la traduction de Philippe Noble qui a su transposer l'atmosphère poétique du texte original avec la minutie et le sens du mot juste qu'on lui connaît. ■

Paul van Aken

(Tr. D. Cunin)

CEES NOOTEBOOM, *Philippe et les autres* (titre original: *Philip en de anderen*), Éditions Calmann-Lévy, 1992, 164 p.

(1) Ce n'est qu'en 1992 que Cees Nooteboom se vit attribuer dans sa propre aire linguistique une première grande distinction littéraire, à savoir le prix Constantin Huygens.



Neel Doff (1858-1942) (Photo N. Hellyn A.M.L.)

Neel Doff, écrire sur la vie en marge

Il y a cinquante ans, Neel Doff (1858-1942), femme écrivain belge francophone d'origine néerlandaise, décédait dans sa maison de la rue de Naples à Ixelles lez Bruxelles.

Ce jour funeste a été commémoré par une exposition, organisée à la Bibliothèque royale Albert I de Bruxelles, ainsi que par la publication de deux biographies. La première, *Neel Doff*, est d'Éveline Wilwerth; la deuxième, *Neel Doff, leven na Keetje Tippel* (Neel Doff, vivre après Keetje Trottin), d'Eric Defoort, bibliothécaire de l'UC de Bruxelles, paraîtra en automne 1992.

Neel Doff est née à Boggenum dans le Limbourg néerlandais. Elle était le troisième enfant du garde champêtre Jan Doff et de Catharina Paques. Son père, alcoolique, perdit son emploi et la petite famille se mit à errer dans plusieurs villes néerlandaises. Chaque fois, Jan Doff y trouva un emploi, fut licencié, et le ménage déménagea. La mère de Neel était impuissante face aux problèmes de son mari. Ils finirent par arriver à Bruxelles, où habitait une sœur de Jan Doff. Neel travaillait d'abord comme modèle chez des peintres et des sculpteurs. C'est ainsi qu'elle rencontra James Ensor (1860-1949), Félicien Rops (1833-1898), Paul de Vigne (1843-1901) et autres. Bientôt sa mère la poussa vers la prostitution. En

1882, elle rencontra, chez des amis artistes, un jeune célibataire ayant des sympathies anarchistes, Fernand Brouez, qui lui payait des études. Bien qu'ils n'aient jamais cohabité et qu'elle lui ait fort probablement été infidèle, Neel et Brouez se marièrent en 1896. Brouez était alors atteint de syphilis. Il mourut en 1900. Neel se maria avec un avocat anversois, Georges Serigiers, qu'elle avait rencontré en 1890. En 1909, elle commença à Anvers le récit *Jours de Famine et de Détresse*, une autobiographie dans laquelle elle dépeignait, de façon très franche, la vie en marge de la société. Lorsque le livre parut chez Fasquelle à Paris, les critiques belges se sentirent mal à l'aise face à la prose brutale et directe de l'auteur. Mais les Français étaient tellement enthousiastes qu'elle faillit obtenir le Goncourt. Le ton direct de Neel était un choix stylistique, mais aussi la conséquence d'une méthode de travail impulsive. Écrire était surtout pour elle une façon de se soulager, mais elle formulait aussi consciemment une accusation. Le fait qu'elle faisait désormais partie de la bourgeoisie - elle ne s'y sentit jamais à l'aise - ne l'empêchait pas de bousculer la tranquillité épanouie de *Contes Farouches* paru en 1913, suivi, après la guerre, par *Keetje et Keetje Trottin*. Cependant, Neel et Serigiers partageaient leur temps entre Anvers et Bruxelles, où Neel

noua une liaison avec le poète Franz Hellens (1881-1972). Elle tira son inspiration pour de douces esquisses ultérieures de la vie dans la Campine, de ses séjours à la Villa des Houx, que Serigiers et elle avaient fait construire à Genk. Même après la mort de son mari, Neel y séjourna souvent. Elle passa les dernières années de sa vie à Bruxelles.

Neel n'a jamais oublié sa langue maternelle. Elle a même traduit en français *Het Kindeke Jezus in Vlaanderen* (L'Enfant Jésus en Flandre) de l'écrivain populaire flamand Felix Timmermans (1886-1947), et *Het Huisje aan de Sloop* (La Maissonnette au bord des dunes) de Carry van Bruggen (1881-1932). Mais en bonne Néerlandaise, elle s'offusquait de la façon de parler des Flamands; de plus, elle appartenait à un milieu où l'on n'utilisait le néerlandais qu'avec les domestiques. Quelques-uns seulement des livres de Neel ont été traduits en néerlandais. Pas étonnant donc qu'après sa mort, elle soit, pour ainsi dire, sortie des mémoires en Flandre et aux Pays-Bas. Même dans la partie francophone de la Belgique, on a quelque peu oublié cette Néerlandaise, qui ne cachait pas son passé obscur. Il y a vingt ans, la maison d'éditions Meulenhoff à Amsterdam a publié une partie de l'œuvre de Neel Doff en néerlandais. Ce qui a valu à *Keetje et Keetje Trottin* d'être portés à l'écran dans une adaptation cinématographique intitulée *Keetje Tippel* (1975), réalisée par le cinéaste néerlandais Paul Verhoeven (°1938). Depuis lors, dans son pays natal, le silence est retombé sur Neel Doff. Heureusement, certains Belges néerlandophones et francophones ont décidé d'y remédier. ■

Jan Lampo

(Tr. Chr. Meert)

EVELYNE WILWERTH, *Neel Doff*, Éditions Bernard Gilson, Bruxelles, 1992, 240 p. En automne 1992 sera publiée la traduction néerlandaise du livre de WILWERTH, ainsi que *Neel Doff, leven na Keetje Tippel* (Neel Doff, vivre après Keetje Trottin) d'ERIC DEFOORT. Le premier livre paraîtra chez Manteau, Anvers, le second chez Houtekiet, Anvers.